

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 34

Artikel: Le mari de Jonquille
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207992>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

par contraste le charme des petits sentiers escarpés; le macadam éblouissant et l'asphalte amollie par la chaleur me faisait désirer les rudes aspérités du rocher, des « vires » et des « chemi-nées » qu'on gravit non sans peine.

Arrivé sur le Grand-Pont, j'eus une agréable surprise. Désireux sans doute de donner aux pauvres gens, comme moi, que leurs occupations retiennent en ville, l'illusion des chemins alpestres, notre prévoyante édilité avait bouleversé la large artère jadis spacieuse et plane. Sur plus de la moitié de la chaussée, c'était un amoncellement de cubes de ciment, un chaos de débris et de terre qui, avec un peu de bonne volonté, pouvaient fort bien figurer les éboulis de l'alpe. Il ne restait pour la circulation qu'un espace étroit et encombré, ce qui est de nature à développer le sang-froid et le coup d'œil de ceux qui osaient s'y aventurer. Et je rendis hommage à l'idée excellente de nos autorités qui choisissent pour bouleverser nos rues le moment où il y a chez nous le plus grand nombre d'étrangers. Ce mode de faire — que je ne saurais trop louer — évite aux visiteurs étrangers qui s'attendent à ne trouver en Suisse que des sentiers étroits et dangereux et quasi impraticables, la désillusion de voir chez nous des rues larges et bien entretenues, tout comme chez eux, et qui enlèveraient à notre pays un peu de ce pittoresque qui fait son charme.

Je n'étais pas au bout de mes agréables surprises. Comme je montais au Signal, par la grande route qui s'élève au flanc de la colline, je trouvais à certains endroits la chaussée recouverte d'une couche épaisse de cailloux tranchants et aigus. Si je n'avais pas été ainsi absorbé par mes projets d'alpinisme, j'aurais probablement deviné qu'on était en train de recharger la route, bien que cette opération ne se fasse habituellement qu'en hiver. Au lieu de cette supposition par trop prosaïque, mon imagination poursuivie par la hantise des hauts sommets me persuada que je devais traverser l'un de ces pierriers qui défendent l'abord des cimes de nos Alpes. Et, brandissant ma canne de promeneur ainsi qu'un piolet audacieux, je marchais allègrement sur la route dont les cailloux me meurtrissaient les pieds, à l'assaut de cette sommité imaginaire.

Arrivé au Signal, la magnifique vue dont on y jouit n'était pas pour me faire revenir de mon fol rêve. La foule bruyante et polyglotte qui s'y trouvait et le bruit sourd du funiculaire tout proche me renforcèrent cette illusion :

« Décidément, pensai-je, en me rappelant mes souvenirs des Rochers-de-Naye, du Gornergrat et de l'Eigergletscher, c'est magnifique ici. Ce vaste panorama, ce chemin de fer hardi, ces élégantes entravées et ces « rastas » à la mode de demain, c'est tout ce qu'il y a de plus « hautemontagne. »

BERT-NET

Le Mari de Jonquille. — Le meilleur remède contre la littérature immorale ou vaine, c'est la bonne. C'est ce qu'ont admirablement compris MM. Payot et Cie, éditeurs à Lausanne, en créant leur collection du *Roman romand*, qui a pour but de mettre à la portée de tous en une édition très élégante, bien que d'un prix modique — 60 centimes — les meilleurs des ouvrages des écrivains romands les plus réputés.

Un des plus intéressants est sans contredit le roman de T. Combe, « *Le Mari de Jonquille* », si frais, si vivant, si pittoresque.

T. Combe a su, dans cette œuvre palpitante et forte, dérouler, à l'instar des plus grands romanciers, une action singulièrement dramatique que le lecteur veut suivre jusqu'au bout, tant est vif l'intérêt qu'il porte dès le début aux personnages créés par l'auteur.

PLAISIR ! FIERTÉ ! ORGUEIL !

Un de nos lecteurs nous adresse la lettre suivante :

» Mon cher *Conteur*,

JE suis navré d'être un *patriotard*, au sens de ton article du 29 juillet dernier, mais je puis t'assurer que j'y allais de franc jeu et sans prétention, croyant faire un peu de bien et exprimer les sentiments de la grande majorité des assistants à notre assemblée.

» Faut-il continuer la tradition ?

» Faut-il couper le mal par la racine ?

» A toi et à tes lecteurs de me répondre et de me convaincre. »

(Signature.)

Cette lettre est accompagnée du « toast à la patrie » que voici. Il fut porté, par l'auteur de cette lettre, à une assemblée qui eut lieu à Montreux, le 25 juin dernier.

Mesdames, Messieurs, chers collègues,

Vous venez de m'appeler à porter le toast à la Patrie, merci de votre confiance, je m'en montrerai digne, *en étant très court* (ici, c'est nous qui soulignons. — *Réd.*), et je veux remplir ma tâche avec *plaisir, fierté et orgueil*.

Oui, Mesdames et Messieurs, avec *plaisir*, car il est toujours agréable de parler de ce que l'on aime, et j'aime ma patrie de tout mon cœur, et je crois ne pas me tromper en disant qu'ici, nous sommes tous du même sentiment.

Avec *fierté*, oh ! oui, certainement, quand je regarde en arrière et que je vois par la pensée ces quelques hommes qui n'ont pas eu peur de sacrifier leur temps, leur argent, leurs familles, leur vie même, pour conquérir la *liberté* dont nous jouissons. Oh ! oui, avec *fierté* quand je pense que depuis six siècles, notre Suisse chérie poursuit sa course au travers des obstacles, des orages de la nature, des passions humaines; forte de son bon droit, sans autre ambition que de conserver sa liberté.

Avec *orgueil*, également, oui, Mesdames et Messieurs, d'abord parce que n'est pas Suisse qui veut, et que nous sommes tous heureux, n'est-il pas vrai, d'être de ces privilégiés. Orgueilleux de ma patrie, oh ! oui. Quand je regarde notre beau lac, si beau, si nécessaire à nos cœurs de riverains, que l'on s'ennuie dès que l'on ne le voit plus, et Montreux, ce bijou renfermé dans son écrin superbe de montagnes majestueuses, de vallées fertiles, de forêts sombres et de ses narcisses, fleurs embaumées, aux couleurs fédérales. Et nos Alpes, est-ce qu'elles ne nous inspirent pas *l'orgueil* de chez nous ? par leurs glaciers, leur neige et leurs dangers. Quant à toi, mon *Jura*, plus modeste, mais tout autant aimé, tu me parles par ton calme, la richesse de ton industrie, la beauté de tes troupeaux, l'excellence de tes produits.

Avec *orgueil* encore, quand je songe à nos tireurs qui depuis de nombreuses années sont toujours les premiers.

Avec *orgueil* toujours, quand je songe à nos institutions politiques, qui permettent à tout citoyen intelligent, capable et travailleur, d'occuper les fonctions les plus hautes; ce que nous avons en politique, nous le possédons également au militaire, où nous voyons des fils de postiers, officier, instructeur, etc., tandis que les propriétaires restent quelquefois simples soldats. C'est avec non moins d'*orgueil* que je songe à nos services publics, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, la *poste*, etc., etc., rouage important dans un pays sillonné en tous sens, jour après jour, par des étrangers, souvent blasés, toujours exigeants; mais nous pouvons dire qu'à part les petits frottements inévitables, nos services satisfont les plus exigeants. Aussi permettez-moi, en passant, amis et chers collègues, de vous demander de rester toujours dignes de vos fonctions, serviables sans servilité, propres dans vos uniformes comme dans vos paroles, gais, joyeux et contents, comme des hommes libres doivent l'être, quand ils sont les auxiliaires indispensables, les collaborateurs nécessaires à une institution, dont on ne pourrait plus se passer, non seulement en Suisse, en Europe, mais dans l'univers tout entier.

Soyons fiers, orgueilleux et reconnaissants, chers collègues, d'appartenir à cette utile phalange.

Mesdames et Messieurs, n'allez pas croire par ce qui précède que je pense *qu'il n'y en a point comme nous*. Oh ! non, mille fois non, je sais trop que l'homme s'attache au coin de pays qui l'a vu naître, au sol où il a sa chaumière, sa famille, son nid, où il souffre, où il est heureux. Que je regarde au nord ou au sud, à l'orient ou à l'occident, partout je vois des hommes qui luttent, qui peinent, mais qui, comme *nous*, aiment leur patrie de tout leur cœur, et, comme nous encore, la trouvent plus belle que toutes les autres.

Mesdames et Messieurs, je suis en même temps fier et orgueilleux d'appartenir à une république qui a pris comme symbole de la patrie une femme, aux traits nobles, au cœur fier, au clair regard, car rien n'est possible sans la femme. Mesdames, vous êtes le levier du monde, toutes nos actions ont pour but de vous être agréable, de vous plaire, de vous conquérir, sans vous pas d'humanité, pas de foyer, pas de Patrie. Continuez donc à être le sel de notre terre chérie, ne vous laissez pas entraîner aux idées nouvelles, qui font presque une honte de la maternité, continuez à peupler notre territoire de solides et fidèles Suisses, donnez-leur beaucoup de sœurs, afin que leurs vies aient pour but le foyer, la famille, la Patrie.

Oh ! Suisse chérie, oh ! Patrie bien aimée, à toi nos cœurs, à toi nos vies ! Oh, ma belle Helvétie, puisses-tu vivre heureuse et prospère à jamais, tel est le vœu que forment, dans ce jour de fête, tes enfants !

« A toi, *Conteur*, et à tes lecteurs de me répondre et de me convaincre ? » dit notre correspondant.

La question est franchement posée. Elle demande et autorise donc une franche réponse.

Quelle est l'opinion de nos lecteurs ? Nous l'ignorons. Voici la nôtre, exprimée simplement, en toute sincérité et sans aucune prétention de convaincre notre correspondant.

Le toast ci-dessus est l'expression des sentiments sincères d'un bon patriote, mais il nous paraît qu'il eût suffi très amplement de la moitié de cela pour dire aussi pleinement les mêmes idées, faire le même bien et interpréter aussi fidèlement les sentiments de la majorité des auditeurs.

Du moins, c'est mon avis, si ce n'est pas le vôtre. C'est en vain sûrement que je ferai l'apôtre

Et voudrais vous prêcher ;

Car j'ai dans mon bon sens acquis la certitude

Qu'en choses d'habitude

Vouloir changer quelqu'un, c'est battre le rocher.

C'est Louis Favrat qui a dit un jour cela. Il s'y connaissait, sans doute. — J. M.

La preuve. — Mme *** ne peut garder ses cuisinières. On dit que c'est un effet de son bon caractère — pauvre M.*** !

Toutes les huitaines, toutes les quinzaines, au plus, c'est une nouvelle cuisinière.

La dernière a quitté l'autre jour cette place dorée ; mardi, si nous ne faisons erreur.

En allant prendre congé de sa maîtresse, qui est dans une situation intéressante, elle lui présente ses bons souhaits pour l'heureuse venue de ce *garçon*.

— Mais, dit madame, comment savez-vous que ce sera un garçon ?

— Oh ! madame, j'en suis très sûre.

— Très sûre !... très sûre !... mais pourquoi ?

— Oh ! moi t'é, parce que si c'était une fille, Madame ne l'aurait pas gardée si longtemps !...
D.

Pour la soirée. — Le *Kursaal* est fermé. Il fait peau neuve. Le 15 septembre, il rouvrira tout battant neuf et les abords en auront été améliorés, ce qui n'est pas du luxe.

Le *Lumen*, lui, grâce à sa température exquise, continue d'attirer de nombreux spectateurs à ses représentations cinématographiques. A bientôt des représentations théâtrales.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO